

Art Basel Miami Beach 2021 : *back in business* !

Un peu plus calme que d'habitude, la 20^e édition de la foire à Miami (la dernière accompagnée par Noah Horowitz, désormais chargé des relations galeries chez Sotheby's) marque un semblant de retour à la normale alors que la crise sanitaire repart de plus belle avec la propagation du variant Omicron.

PAR ALISON MOSS - CORRESPONDANCE DE MIAMI



Art Basel Miami Beach 2021.
Photo Alison Moss.

La foire était une opportunité en or pour rassembler les collectionneurs américains et européens comme autrefois.

La réouverture des frontières terrestres et aériennes des États-Unis aux voyageurs vaccinés, entrée en vigueur le 8 novembre, était un facteur décisif pour assurer le bon déroulement d'Art Basel Miami Beach du 2 au 4 décembre. « Suite à l'annonce du gouvernement américain, il y a plus de deux mois, plusieurs galeristes nous ont appelé pour révoquer leur annulation : nous avons bien sûr accepté étant donné les circonstances exceptionnelles », se souvient Marc Spiegler, le directeur. La foire était en effet une opportunité en or pour rassembler les collectionneurs américains et européens comme autrefois – un objectif qui n'avait pas été atteint à Bâle où le public américain était visiblement sous-représenté. 253 galeries de tous horizons (36 pays au total) ont pu se rendre à bon port – même si certains, comme blank projects (Le Cap), l'ont fait *in extremis*, les voyageurs d'Afrique du Sud s'étant vu interdire l'entrée du pays ce lundi même en raison du variant Omicron... Le transport d'œuvres a également été perturbé en raison du contexte : « Les frais d'envoi ont triplé depuis la pandémie et les processus sont devenus beaucoup plus longs et compliqués : nous avons reçu nos œuvres le jour avant le vernissage à 16h ! », s'exclame Philippe Charpentier, qui présentait sur son stand Lawrence Abu Hamdan, Daniel Correa Mejía, Teresa Margolles et Oscar Muñoz. ➔



Ci-dessus :
Marcellina Akpojotor
Dede's Corner
Galerie Rele.

Courtesy de l'artiste et Rele Gallery.

À droite :
Georg Baselitz
Dienstag Schönwetter
2020, huile sur toile,
240 x 165 cm.

Galerie Thaddaeus Ropac.

Photo Jochen Littkemann © Georg Baselitz/Courtesy Galerie Thaddaeus Ropac.



Antonia Saura
Brigitte Bardot
1961-1962.

Galerie Mayoral.

© Courtesy de l'artiste et Galerie Mayoral.

(les toiles se vendaient alors entre 25 000 et 40 000 euros). Les portraits, que l'artiste peint à l'aide de ses doigts, ont désormais décuplé leur prix : la galerie cédaient par exemple hier un grand format de l'artiste pour 350 000 dollars. « *Ce n'est pas seulement un phénomène de spéculation. Lorsque nous avons montré le travail d'Amoako à Miami en 2019, il y avait une vraie attirance vers son travail : tout le monde se ruait sur le stand. La demande était incroyable* », nous confie-t-on à la galerie, qui avait liquidé tout son stand mardi (ruby onyinyechi amanze, Raphaël Barontini, M. Florine Démosthène...) La revente rapide des œuvres de Boafo a toutefois été un corollaire inévitable de ce succès, comme en a témoigné son œuvre cédée début 2020 chez Christie's Londres pour 675 000 livres sterling. Les ventes actées entre particuliers seraient aussi devenues monnaie courante... Chez la galerie Rele (Lagos, Nigéria), une autre portraitiste africaine prometteuse a aussi rencontré du succès : il s'agit de la jeune artiste nigériane Marcellina Akpojotor (32 ans), dont les toiles façonnées à partir de textile traditionnel s'étaient toutes envolées (entre 25 000 et 70 000 dollars) et avaient entre autres été placées dans une « *prestigieuse institution* ».

Millares, Baselitz et Rauschenberg à plus d'un million

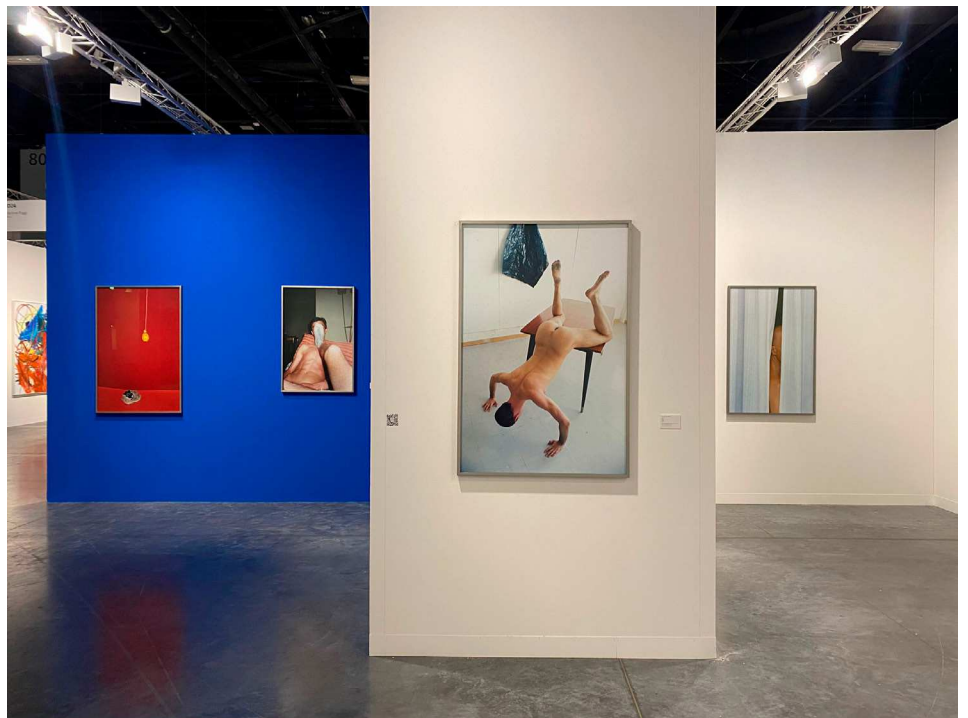
Proposant une alternative à la peinture, de plus en plus présente depuis quelques années, Jérôme Poggi est l'un des rares galeristes à consacrer son stand à de la photographie avec son *solo show* de Georges Tony Stoll (entre 15 000 et 35 000 dollars). Cet artiste français inclassable et très prolifique (il a réalisé pas moins de 350 peintures dans les cinq dernières années), travaillant également le dessin, les tapisseries en laine ou encore la vidéo, dont la carrière a décollé dans les années 1990 lorsqu'il a été découvert par Jennifer Flay, a été très influencé par les États-Unis, où il a habité pendant un temps et même été l'assistant de l'artiste James Bishop. « *Nous avons décroché un show à Houston et cédé quelques pièces auprès de collectionneurs de la ville ainsi que du Vénézuéla* », se réjouissait Jérôme Poggi mardi soir. Après une année marquée par la polémique banane de Cattelan, Perrotin cédaient pour sa part dès le premier jour une nouvelle sculpture de Daniel Arsham, *Eroded Porsche 911*, à un collectionneur de Miami (500 000 dollars) ainsi que le travail de Cristina BanBan, JR, Mr., Izumi Kato et Danielle Orchard et une pièce de Josh Sperling – cette dernière ayant été acquise par un musée américain. Des montants à six chiffres s'échangeaient du côté de Thaddaeus Ropac, avec un Robert ➔

Rauschenberg parti pour 1,5 million et deux Baselitz pour 1,2 et 1,3 million chacun, tandis que n'avait pas encore vendu la pièce phare de son stand (une création en toile de jute de l'espagnol Manolo Millares) mais avait cédé une autre pièce de l'artiste pour 400 000 dollars avant le vernissage. Chez Templon, quatre œuvres du Sénégalais Omar Ba partaient entre 60 000 et 100 000 dollars, ainsi que des pièces de l'artiste du Malawi Billie Zangewa (70 000 - 80 000 dollars), des peintures de l'américain Will Cotton (150 000 dollars) et une pièce de l'artiste chilien Ivan Navarro (60 000 - 115 000 dollars).

➔ artbasel.com

Vue du *solo show* de Georges Tony Stoll sur le stand de la galerie Jérôme Poggi.

Courtesy galerie Jérôme Poggi.



Ja'Tovia Gary
Citational Ethics
(Toni Morrison, 1987)
Paula Cooper Gallery.
Photo Alison Moss.